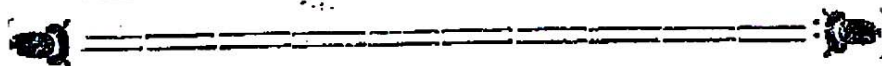
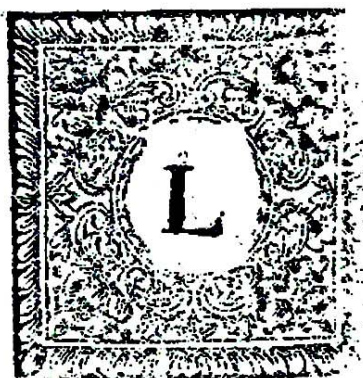


NOUVELLES LITTERAIRES.



V O I A G E

*Fait à la fin de Juillet 1736. dans les
Montagnes Occidentales du Pais de
Vaud.*



Le Manuscrit de la Pièce
suivante, nous étant tom-
bé en mains tout récem-
ment, dans un petit Voia-
ge fait à *Lausanne*, nous
avons crû faire plaisir à
nos Lecteurs, en leur don-
nant ce Morceau, qui est
dans le goût d'un Ouvrage fort connu, & très
ingénieux, en Prose & en Vers, intitulé : *Voïage
de Buchaumont*. L'Auteur avoit fait cette Ré-
lation pour un de ses Amis, sans aucun des-
sein,

sein de la rendre publique. C'est à lui qu'il s'adresse.

VOici, *Mon cher Monsieur*, la Relation d'un Voïage que je viens de faire avec goût, quoi que dans les lieux les plus sauvages du Monde. Après avoir vû les belles choses de la *France*, qui en est si riche; de la *Hollande*, qui en a d'innombrables; de la *Flandre*, qui en offre de toutes sortes & d'affès rares dans une partie de la *Suisse*, & de l'*Allemagne*; j'ai eu honte de ne pas mieux connoître mon propre Pais, & de savoir à 8. ou 9. lieues de ma Demeure, des curiosités naturelles, qui ne m'étoient pas encore connues. Après avoir admiré des beautés que l'Art étale avec sa pompe ordinaire, j'ai souhaité de voir celles que la Nature nous cache, comme des Trésors, dans les replis des Montagnes.

Curieux de voir ^{une fois} les sommets,
Le Sommet De ces Monts si hauts & si droits,
 Que l'œil même a peine d'atteindre
 Après bien des pas tortueux,
 Je vais essayer de vous peindre
 Des Objets tout nouveaux, qui ravissent mes yeux.

J'ai tourné volontiers le dos à un Pais le plus cultivé & le plus riant, que l'on puisse désirer. Je suis parvenu au plus haut de ces Monts, par une suite non interrompue de Terrasses, comme par les degrés d'un superbe Amphithéâtre, & je suis enfin sur un Théâtre dont toutes les Décorations m'étoient nouvelles.

Surpris

Surpris & presque ébloui de tout ce que je vois, vous pourriez craindre l'entousiasme que ces lieux m'inspirent : Je le craindrois moi-même, si je n'étois résolu de m'y laisser aller, avec cette liberté dont les Montagnes sont le véritable azile. Cependant

Ne croiés pas que pour être élevé,
De beaucoup plus haut que le Pindé,
Je veuille vous donner un Ouvrage achevé,
Dans lequel mon Esprit se guide.
Ici d'eau plus pure abreuve
Que l'Hypocrène & Castalie,
Je méprise en ces lieux tout ce qu'on a rêvé,
Et pour la naturelle & modeste saillie,
Je quitterai le tour plus grand, plus relevé ;
Presque au dessus de toute la Nature,
Vous allés voir ses traits, non ceux qu'on défigure.

Le lieu où je suis & d'où je dépeins tout ce que je vois, ne m'inspire rien de recherché. Figurés vous que mon Cabinet est une Touffe de jeunes Hêtres, que j'ai trouvé comme par miracle sur la Croupe d'un petit Mont revêtu d'une Herbe courte & fraîche, entouré de Troupeaux, qui ne peuvent s'en rassasier, & qui tiennent à peine sur la pente rapide où ils paissent. J'ai en face, ou plutôt au dessous de moi, une Vallée des plus fertiles, entremêlée de Prairies, & de Moissons d'Orge, qui est le Froment des Montagnes ; nombre de Maisons éparées, & tout le Terrain du Côteau, cultivé jusques près du sommet, où des Bois épais

le couronnent. Voila mon Cabinet & mes Objets. Tout ce que je vois répand dans mon Cœur une douce satisfaction, qui vaut mieux pour m'inspirer que le transport souvent chimérique des Poètes. Il me semble que je retrouve l'Âge d'or, dans ce séjour de la Paix & de l'Innocence. Fuiés, Profanes, s'écrieroit un Homme rempli du beau feu des Muses; Venés vous joindre à mes Concerts, vous qui chérissés la simple Nature.

Pour vous Habitans des Cités,
 Vous, de leurs Vices infectés,
 Fuiés l'Air pur de nos Montagnes;
 Nous sommes trop voisins des Cieux,
 Et si vous y montés de vos basses Campagnes,
 Vous verriés de trop près les Dieux;
 Eloignés vous des lieux où se fait le Tonnerre
 Jusques à leurs augustes yeux,
 N'aportés pas les Vices de la Terre.

Ne croiés pas que je sois arrivé à cet aimable Observatoire sans fatigue. On ne va point si haut sans peine, & ce n'a été qu'après bien des glissades & des faux pas, que j'ai vu ce petit Parnasse.

Ce n'est plus le tems de Féerie
 Ni celui de l'Enchantement;
 Et ce seroit forfanterie
 De vous dire qu'en un moment
 Du fond de la verte Prairie,
 Je me trouve en ce lieu charmant
 Par le doux assoupissement
 D'une profonde rêverie,
 Ou sur un nuage volant.

Nous étions trois Amis, qui avons fait
ce Voïage tout comme d'autres Hommes.

On ne voit qu'en Roman le léger Chevallat;
Je n'avois qu'un simple Cheval.

C'est avec le secours de nos seuls Chevaux,
que nous nous sommes guindés jusqu'aux
Cimes chenues des Montagnes.

Droit comme un fil, toujours montans,
Souvent malgré nous louvoïans,
Dans cette équivoque démarche
Burans, bronchans, & cahotans,
Chantans, pestans, & plaisantans,
Avançans, souvent reculans,
Voilà qu'elle fut nôtre marche.

Dans ce trajet pénible, nous eumes cepen-
dant le plaisir d'être presque toujours à l'om-
bre, & de rencontrer en abondance divers
Arbres, que nous cultivons souvent sans suc-
cès, ou qui languissent, dans nos Jardins.

Ce CHARME épais, qui vrai Protée,
En Labyrinthes, en Cabinets,
Recelle si souvent les plus tendres secrets,
Et prête aux vrais Amans leur retraite enchantée;
Ces IFS dont le Ciseau fait cent Objets divers,
Le HOUX qui brave les Hivers;
Les PLANES au large feuillage;
L'ERABLE qui du Charme imite l'agrément,
Quand une main habile le ménage,
Et d'autres sur nos pas plantes confusément,
Nous couvroient de leur verd Ombrage.

Un peu d'imagination nous les représentoit tels qu'un adroit Jardinier fait les former. Il n'y manquoit qu'un peu de façon & d'arrangement, pour en faire des Berceaux ou des Voutes majestueuses. Nous admirions l'Art, qui fait en tirer tant de beautés, & nous n'admirions pas moins la Nature, qui fournit à l'Art de quoi faire tant de belles choses. Leur désordre avoit son prix dans les Forêts : tout comme leur propreté a ses graces dans nos Jardins ; & je trouvois ces Forêts glorieuses de fournir aux Rois mêmes de quoi signaler leur magnificence

La fraîcheur du Climat compensoit l'inégalité des Chemins, outre que tous Chemins sont beaux lorsqu'ils mènent à ce qu'on desire.

Ainsi quand Tircis, jeune Amant,
Court, vole au Rendés - vous que lui donne une Belle,
Sur les plus durs Cailloux, il va légèrement,
Et ne se plaint jamais de la pointe cruelle,
Dont ils guérit le tourment.

Nôtre Belle à nous étoit la *Curiosité*, qui nous avoit donné rendés-vous sur ces Montagnes. Une Bergère des plus piquantes ^{Vanité} ~~ne se~~ ~~pas~~ d'avantage, que la simple curiosité. L'empressement d'un tendre Berger, n'est pas mieux païé non-plus, que le fut le nôtre. Au sortir d'une longue suite de Chemins étroits scabreux & rapides qui ne laissoient voir que
des

des Sapins & des Rochers , nous fumes frappés tout à coup de la décoration d'un nouveau Théâtre. C'étoit une vallée riante , qui s'ouvroit gracieusement entre deux Chaines de Montagnes cultivées. Au milieu s'étendoit ^a un Lac d'environ deux lieues & demi. Et qui penseroit de trouver en des lieux si élevés une Nape d'Eau de cette étendue, d'une Eau transparente , nourrie par une ^b Rivière , qui prend sa naissance à l'une des extrémités de la Vallée , & rafraichie continuellement par une infinité de vives Sources. Le long de ses bords sont des Terres fertiles , & qui rapportent , presque d'elles mêmes , une quantité prodigieuse d'Orges , d'Avoines & d'autres grains de cette espèce. Nous voions les Moissons vertes encore , & dont l'Epi commençoit seulement à se former , dans le tems que nos Campagnes étoient depouillées. Entre les Champs se méloient par bandes des Prairies d'une Herbe fraîche , épaisse & émaillée de mille fleurs. Elles n'avoient encore senti , ni l'ardeur brulante , qui les fane , ni la faux cruelle qui finit leur règne.

Après avoir contemplé d'une vue précipitée cette Vallée féconde , nous descendimes insensiblement jusques au bord du Lac , où nous passâmes une petite ^c gorge d'eau qui le separe

C 4

en

^a Lac de Joux.

^b L'Oïbe.

^c Au Pont

en deux parties fort inégales. La douceur de l'Air y est charmante, en comparaison des Monts, qui les environnent & a invité un assés grand nombre de Montagnards à s'y établir. Cependant vous jugerés, que ce n'est qu'une douceur relative, quand je vous dirai que je ne vis en ce lieu d'autres Arbres Fruitiers qu'un couple de mauvais Pruniers, & qu'on y cultivoit avec soin deux jeunes Chênes qu'on n'espéroit pas de voir jamais donner quelque ombrage.

Le Lac est très poissonneux; mais la Pêche est mise en Ferme, & les Habitans n'ont que la liberté de pêcher à la ligne. Nous y eumes du Fermier un Plat de Brochet, d'un goût que les Friands connoissent très bien.

Nous continuâmes nôtre Routé sur l'un des bords de ce Lac, en marchant pendant près d'une lieue sur une fine Pelouse du plus beau Gazon du Monde, le long d'une lisière de Bois de Sapin ^{sapine} en pente, qui paroissoit tiré au Cordeau, & si touffu qu'il sembloit former une Espallier, ou une Tapissérie de Verdre. Cette décoration continue environ l'espace d'une lieue, après quoi ce n'est plus de ce côté que Champs & Prez autour d'un second * Village bien peuplé, que nous voions à la droite un peu au dessous de nous. Nous fîmes encore une lieue pour aller coucher à un Village

* Le Lieu.

ge * qui est à l'extrémité méridionale du Lac, ou l'on compte près de 2500. Paroissiens. Ce fut là notre première station, & nous logeames chés le Pasteur de cette Eglise. Il nous reçut avec beaucoup de cordialité, & nous offrit tous les Mets que ces Vallées produisent, du Beurre & du Laitage d'un gout exquis, du Poisson ferme & très estimé, du Veau de lait aussi blanc & pas moins délicat que de la Volaille, des Légumes & des Fraises d'un parfum admirable & bien d'autres bonnes choses, dont nous nous regalâmes beaucoup mieux que des Ragouts les plus fins.

C'est là que la simplicité,
~~raisonnable sans dépense~~ la volupté
 Flate un gout que n'a pas corrompu l'opulence
 Et qu'on voit dans sa pureté
 Règner la frugale abondance :
 Que l'appétit jamais ne nuit à la santé
 Et que l'on trouve sans dépense,
 Ces biens de l'Age d'or que l'on a tant vanté.

Nous y dormîmes d'un sommeil tranquille.
 Ces lieux sembloient avoir la vertu de chasser
 les peines & les soucis.

Dans les Palais,
 On porte envie
 A cette paix
 De notre vie.
 L'Or & l'Azur dont on les voit parés,
 Ne calment point les Ames inquietes,
 Et les douleurs secrètes,
 Hantent bien moins les Bois que les Lambris dorés,

Le

Nous jouîmes un peu de cet aspect qui, tout muët qu'il étoit, nous disoit mille choses intéressantes, ou nous jettoit dans une douce rêverie, qui n'est qu'un mélange confus de pensées douces que l'indolence ne prend pas la peine de démêler. Nous nous arrachâmes enfin à la vue du Pais, pour reconnoître ses Habitans. Je cherchai d'abord cette Communauté que l'on m'avoit dit si peuplée; je la cherchai sans l'apercevoir, quoique je l'eusse devant mes yeux. Voici le nœud de ce paradoxe. Au lieu d'un Village ramassé & de files de Maisons atenant les unes aux autres, il étoit comme éparpillé sur la pente des deux Côteaux. Vous sçavez qu'un joli Hameau est un ornement dans nos Paisages; il y en avoit plus de cent de cette espèce. Une, deux ou trois Maisons se voioient ensemble. Les Familles, la plupart nombreuses, multiplient leurs Habitations, à mesure qu'elles se multiplient elles-mêmes. Un Père voit élever sous son toit jusqu'à trois Générations, qui vivent toutes en commun du raport des Terres, du fruit des Troupeaux, ou de l'industrie de chacun d'eux; car il est rare d'y voir des sujets sans talens, ou sans industrie à les mettre en œuvre. Quand la Maison paternelle est trop remplie, semblable à une Ruche, elle jette un Essain qui va s'établir ailleurs, ~~où~~ très souvent à côté de son ancienne Demeure. Cette Vallée, dont le Lac occupe

occupe la meilleure partie, laisseroit trop peu de terrain sur ses bords, pour fournir à tant de besoins, si la Providence, toujours attentive au bien des Hommes, n'y eut pourvû, en rendant les Terres tellement fertiles que le Peuple faisant de belles Récoltes, dans un petit espace, en a & plus de revenu & plus de loisir. Il recueille en un Arpent ce que deux ou trois fournissent communément dans nos Plaines; de sorte qu'il lui en coute moins de tems & de culture; comme si par un surcroit de faveur, la Nature eut voulu ménager le loisir de Gens qui savent si bien l'employer. La preuve en est, qu'un Arpent de Champs, qui ne se vend guères au delà de 100. ou 120. L. dans nos Campagnes en vaut quelquefois jusqu'à 4. à 500. dans ces lieux là; marque non seulement de la richesse & du bon ménage; mais aussi des soins tendres que la Providence prend des Hommes. On sème ces Champs là durant 6. à 7. Ans, sans les laisser reposer, ni sans qu'ils se lassent de produire, après quoi, on les laisse en Prés pendant 3. Ans, & durant ce terme ils produisent à pleine faux une herbe excellente: Outre que les Habitans ont des pâturages très savoureux, qu'ils rompent de tems en tems, en sorte qu'ils ont toujours de quoi entretenir du Bétail, pour leur Commerce, ou pour l'usage de leurs Familles. Il y a peu de Maisons qui n'aient une Fontaine très abondante,

dante , d'une Eau fraîche & saine ; mais le plus grand nombre sort du Côteau Oriental , qui a son aspect au Couchant , ou plutôt au Sud-Ouest.

Remplis de préjugés comme le sont tous les Hommes , les Gens du Plat Pais s'imaginent , que ceux qui vivent dans les Montagnes doivent être d'un accès aussi difficile que leurs Rochers , & que loin du Commerce des Villes , ils sont nécessairement farouches. Si je l'avois crû , j'aurois été pleinement défabusé , en trouvant dans ces lieux des Gens civils , acueillans , parlant presque tous François , beaucoup mieux que le Peuple n'a coutume de le parler. Ce que je remarquai qu'ils faisoient par préférence à leur * *Patois* , & quelques uns par pure politesse pour nous. J'entrai dans plusieurs de leurs Maisons , que je trouvai propres & rangées. Nous nous y fîmes de conversation , & nous fumes surpris de voir , non seulement tant de bon sens de leur part , mais beaucoup de pénétration. Notre étonnement augmenta bien d'avantage , lorsqu'au lieu de Gens bornés au soin des Troupeaux & à la culture des Terres , nous les trouvâmes autant filés dans les Arts. Le Voisin de la Maison où je logeois , étoit un homme d'environ 35. ans , qui avoit été Soldat aux Gardes ; Ce fut le premier avec
qui

* Jargon des Païsans.

qui le hazard me donna lieu de m'entretenir. Je m'informois de lui s'il n'y avoit point de *Barbier* dans le Village, aussi tôt il s'offrit de da me raser, & m'alla chercher une trouffe de beaux & bons Rasoirs ; je lui demandai d'où il les avoit, il me dit qu'ils étoient de sa façon, & qu'il faisoit toutes sortes d'Ouvrages de *Coutellerie*. Je m'en servis, & j'en fus très satisfait. Il me mena dans une espèce de Laboratoire ; j'y vis en entrant deux Fusils, & il se trouva qu'ils étoient aussi de sa main. Le voila donc encore *Armurier*. Quelques momens après, je demandai l'heure, & il m'adressa à une petite Pendule qu'il avoit faite. Je découvris tout cela par hazard, sans qu'il parut, ni ostentation, ni empressement de sa part à se produire. Son adresse naturelle, aidée de quelque Mois d'Apprentissage à *Paris*, pendant qu'il étoit Soldat, & comme à momens perdus, l'avoit rendu ce qu'il étoit. J'appris en sortant qu'il y avoit dans cette Communauté cinq *Lapidaires* en forme, qui gagnoient tous grassement leur vie. Je fus chés le premier de ce lieu qui avoit eu l'idée de cette Profession. Je le trouvai occupé à tailler des Brillans de Cristal de Roche, dont lui & sa Sœur polirent quelques-uns en nôtre présence. Il avoit une provision de ce Cristal, dont on trouve assés facilement dans ces Montagnes, par couches de petits Cilindres de 5.

à 6. pans tous polis, couchés les uns sur les uns sur les autres, longs de 3. à 4. pouces, plus ou moins. Il s'en trouve aussi par petits morceaux de brut, qui n'est pas toujours également transparent. Le même Ouvrier travailloit en *Grenats fins*, *Doublets*, *Diamans du Temple*, & autres Pierres de cette espèce., avec le secours de deux Sœurs, qui avoient appris de lui sa Profession. Ce fut là que nous apprîmes qu'il y avoit encore un *Horloger*, des Artisans, & des Marchands de diverses sortes, tous du Village, & qui pourvoient entr'eux la Communauté, de toutes les choses nécessaires qu'on n'a guères acoutumé de trouver que dans les Villes. Il me parut que chacun vouloit avoir une Profession qui les occupat utilement, dans les tems où il ne se fait rien à la Campagne. Leur facilité à s'instruire de tout est admirable. Ces Gens là sont froids & réservés, sans avoir rien de pesant. Ils aiment la Lecture, & la Musique, qu'ils aprenent presque tous d'eux-mêmes; nous en eumes la preuve le même jour. Il étoit Fête, & nous fumes à l'Eglise, composée d'un Peuple nombreux, bien fait & bien mis. Le Chant des *Psaumes* y fut entonné avec une uniformité & une justesse, qui surpassoit celle de presque toutes nos Eglises de Ville. Quatre Hommes d'ailleurs le soutenoient, avec des Trompettes, dont ils jouoient à quatre parties. Vous seriez vous
atendu

attendu de trouver encore mon Soldat aux Gardes, au rang de ces quatre *Musiciens*, tous du lieu, & remplissant régulièrement cette Fonction, quoique sans aucun Salaire, que le seul plaisir de la Musique & celui de donner au Chant d'Eglise, de la dignité & de la décence. Presque tous les Païsans chantoient avec mesure la *Basse*, le *Tenor*, ou la *Haute Contre*; de sorte qu'il nous parut que le talent de la Musique étoit là un talent presque universel.

A la fin du Sermon, deux jeunes Epoux, entrèrent dans l'Eglise, pour y recevoir la Bénédiction Nuptiale. Je vis avec plaisir que le Peuple ne montra point cette sotte curiosité de dévisager des Personnes, que l'on ne regardoit pas le jour auparavant. Chacun resta tranquille à sa place. Ces Epoux parurent avec une modeste assurance, & au sortir de l'Eglise, ils ne furent point suivis par une foule importune.

Je fis ici réflexion
Que sans doute le Mariage,
En des lieux si peuplés est si fort en usage
Qu'on n'y fait plus d'attention,
Et que s'épouser sous la Chaire,
N'ajoute presque rien au vrai nœud du mystère.

L'après midi nous fumes à l'autre bout du Lac, voir l'endroit où il se dégorge, par une chute d'eau, qui fait aller un Moulin & des Forges, qui travaillent pour les Mines. Nous trouvâ-

trouvâmes deux Bâtimens enterrés au pié d'un Rocher très escarpé. Un Mur , qui n'a pas trois piés d'épaisseur , placé entre les Batimens & le Lac , soutient d'un côté le poids de l'eau , & de l'autre une Chaussée très étroite. Ce Mur , ouvert en Arcade , laisse passer par une bouche l'Eau du Lac , dans une espèce de Bassin , ou d'Epanchoir , d'où elle tombe dans plusieurs Chênaux , qui la conduisent sur les Rouages. Cette Eau , qui y abonde sans cesse , se précipite ensuite dans un Goufre , où elle se perd au pié d'un Rocher. Sans ce Goufre elle n'auroit point d'écoulement , l'Eau tombant dans un fond de Cuve , & tout étant escarpé autour. Les Forges sont situées de la même manière que le Moulin ; chacun a son Goufre particulier , & l'on ne voit pas de communication de l'un à l'autre. Les Batimens sont posés au bord , beaucoup au dessous du Lac , entre deux Eaux , dont l'une semble les miner par le faite , & l'autre par les fondemens ; sans compter qu'il se détache de tems en tems des quartiers de Roches , qui tombent d'une hauteur considérable au bord des Toits , & les menacent encore d'une troisième espèce de ruine. Les Gens du Pais disent que ces Rochers , tombés successivement , ont déjà bouché une partie des ouvertures , par où l'Eau s'engoufre ; ce qu'ils regardent avec raison comme un mal ; puisque sans ces écoule-

écoulemens leurs Terres seroient bientôt inondées , & tant de Sources qui tombent des Montagnes avec la Rivière de l'Orbe , qui s'y jette, feroient la ruine des Campagnes , où elles portent la fertilité. On a donc soin de retirer autant qu'il est possible ces Rochers de l'eau ; ce qu'on ne peut faire qu'avec bien de la fatigue. On voit en plusieurs endroits de ce Lac , ou près de ses bords de ces sortes de Gouffres , que les Habitans nomment *Ertonnoirs*. Il n'y en a que très peu qui soient apparens , & sur lesquels on a mis des traverses de Charpente, en manière de Claies, pour que tout le Monde les aperçoive , où de peur que le Bétail ne s'y précipite. Il y-en a d'autres où l'on ne voit autre chose qu'un fond de Cuve couvert de Cailloux , parmi lesquels l'Eau s'écoule comme par une *Orifice*.

Au reste ces Forges souterraines , ensevelies presque sous les Eaux, qui tombent de tous côtés , ont quelque chose d'épouvantable.

Des Forgerons noirs & fumans
 Au milieu des flots écumans ,
 Sortent le fer, d'un feu , tel que l'Enfer l'alume ;
 Et des tons glapissans de leur lugubre voix ,
 Jointes aux sons cadencés de leur bruyante Enclume ,
 Mille Ecos ébranlés se plaignent dans les Bois.

Leur péril paroît extrême , dans cet affreux Laboratoire , & il nous sembloit que nous n'étions pas trop en sûreté , quoique nous n'y restassions que peu de momens.

Là le Forgeron vrai Ciclope,
Niché dans sa noire enveloppe,
Doit s'attendre à périr ou des Eaux ou des Feux,
Et peut-être de tous les deux.

Nous quittâmes ce lieu avec une admiration mêlée d'effroi, & nous convinmes que nous avions vû d'horribles beautés. J'ai oublié de dire que le même jour nous vîmes exercer les Milices de la Paroisse, qui nous parurent très belles. C'étoient de beaux Hommes, la plupart aiant vû la Guerre, & en réputation de bons Soldats. Aussi firent-ils leurs évolutions avec toute l'uniformité & la promptitude des Troupes réglées.

Nous avions dessein d'aller d'un autre côté des Montagnes à 2. lieues de nôtre Gîte, voir une Grote que les Curieux ont grand soin de visiter; mais le peu de proportion que je trouvai entre la peine & le plaisir l'emporta sur la Curiosité, & je me contentai de la description des Connoisseurs. Au milieu des Bois d'une assez haute Montagne est une ouverture assez étroite dans le terrain, qui sert de Chemin à cette Grote. L'avenue n'en est pas belle; il faut d'abord se dévaler perpendiculairement de la hauteur d'environ deux Etages, sans autre secours qu'un gros Sapin qu'on y a jetté au hazard, & dont le branchage sert d'Escalier. Dans les plus grandes chaleurs on y trouve souvent de la glace. Lorsqu'on est
arrivé

arrivé au fond, il faut battre feu & allumer des flambeaux, pour se conduire dans plusieurs Cavernes; mais leurs routes ne sont pas si bien assurées qu'il ne s'en détache de tems en tems quelques quartiers très suffisans pour vous servir de Tombeaux. Il y a quelques petites Congelations, mais trop peu considérables pour mériter qu'on les y cherche.

Comme dans ce grand vilain trou
On va toujours sans savoir où,
Sûr d'y tomber plutôt que d'y descendre,
Et qu'on voit au dessus de soi,
Un Roc toujours prêt à se fendre,
Les Curieux pourront s'attendre
D'y trouver tout autre que moi.

Cette fois à cette impudicité
Je renonçai donc à cette vilaine curiosité,
qui nous conduit presque toujours en aveu-
gles, & sans nous récompenser de la peine
qu'elle donne que par quelque peine nouvel-
le. Je me réservai pour ce que nous devions
voir le lendemain, & j'aimai mieux, en *grimpant* ~~mon-~~
~~tant~~ la plus haute de ces Montagnes, m'apro-
cher du Ciel, que de descendre jusqu'aux en-
traîlles de la Terre.

Ce fut donc le jour suivant que nous nous
mimes à *escalader* ~~grimper~~ à nouveaux fraix, tout com-
me si nous n'eussions fait que quitter la Plai-
ne, quoique nous fussions déjà sur les Mon-
tagnes. Celle du *Montandre* dont il sembloit
à tous momens que nous fussions prêts de
toucher

toucher le pied, nous fit acheter par beaucoup d'impatience le plaisir d'y arriver. On n'y parvient que par bien des chemins détournés : Sans un nombre de contremarches, qui semblent vous éloigner de vôtre but, vous n'y parviendriez jamais. Il nous falloit quelque distraction agréable, & nous la trouvâmes dans la pente d'une Montagne, qui n'étoit qu'un des Echellons, qui devoit nous conduire au *Montandre*. Nous étions vers les neuf heures du matin sur cette pente. Le soleil y jettoit ses premiers rayons ; cela paroissoit encore son petit lever : La Rosée étoit dans tout son brillant, & mille & mille fleurs en étoient couvertes. Ce n'étoient ni fleurs de Parterre, ni fleurs communes de Campagne. C'étoit une multitude innombrables de ces précieux *Vulnérables* qu'on estime par tout le Monde, & qu'on voioit là dans tout leur lustre.

Tous ces herbages précieux
 Que la Terre produit par la faveur des Cieux,
 Pour nous guérir ~~dans~~ nos misères ;
 Ces admirables Vulnérables,
 Qu'un penchant trop licentieux
 Pour des Mets trop délicieux,
 Rend aujourd'huy si nécessaires ;
 Ces simples qu'on vante en tous lieux,
 — Et qui croissent ici dans le sein des Tonnerres
 Nous les eumes devant les yeux.

Quelle idée ne peut on pas avoir d'un Climat qui produit tant d'admirables ressources
 pour

pour la santé ? Nous respirions un air propre à faire mourir de faim tous les Esculapes du Monde. Le seul aspect en étoit charmant ; C'étoit là un émail vraiment précieux , sans figure de Rhétorique ou de Poésie ; un émail bien plus estimable & pas moins varié que celui de nos plus riches Parterres. Je sentis une véritable joie de voir l'abondance de ces excellentes productions de la Nature ; sur tout en me rapellant tout le bien qu'elles font aux Hommes ; car nôtre Nation le communique à presque tous les autres Peuples de l'Europe. A cette vue je me jettai de mon Cheval , que je laissai errer à l'aventure , pour les considérer avec attention ; quoiqu'entre nous trois il n'y eut pas de quoi faire la moitié d'un *Botaniste*. Si j'avois eu un *Tournefort* avec moi , j'aurois escaladé avec lui les lieux les plus escarpés. Je reconnus cependant à bon compte une partie des Plantes , qui entrent dans la composition de nôtre *Faltranc* & de nôtre *Ché Helvétique* : J'en rencontrai plusieurs dignes d'être vues & cultivées pour leur beauté , indépendamment de leurs Vertus. J'en vis qui pouvoient le disputer à nos *Jacinthes* , & une entr'autres , qui étoit une espèce d'*Anemone* à deux branches , d'une extrême délicatesse.

Si je ne vous dis en ce cas
 D'un air Docteur , avec emphase
 Leurs noms , leurs qualités , je dirai leurs apas ,
 Et le dirai d'un ton d'exrase
 Qu'en lisant des Docteurs on n'éprouveroit pas

J'éprouvois avec plaisir que le bon est toujours préféré au beau , quand on ne laisse point corrompre son vrai & naturel sentiment.

Les Tubereuses des Parterres
Me sembloient au dessous de mes chers Vulnérables,

Je me promenai voluptueusement dans la pente de cette Montagne , plus belle à mes yeux que la Prairie , & je la quittai à regret pour aller voir un Mont aride , & tout hérissé de pointes de Rochers. Perché sur la Cime la plus élevée, je me mis à observer le Monde & sa gloire. D'abord je sentis cet aimable désordre que donne à l'Esprit l'abondance des Objets , avant que l'œil soit parvenu à les débrouiller. Je m'y perdois comme on se perd dans la foule , où l'on ne voit rien pour avoir trop de choses devant les yeux. Après une vue générale , dans laquelle j'admirois que mon œil embrassa tant de merveilles à la fois ; je me fixai tantôt à ces Chaines majestueuses de Montagnes ; qui forment à notre Pais des Remparts redoublés , comme autant de Forteresses pour sa liberté. Je réfléchissois sur les divers aspects de ces Monts , dont les faces variées & toutes utiles servent à modifier l'Air , à briser & à conduire les Vents , à fixer les Vapeurs , qui s'exhalent de la Terre , & à former entr'elles des Vallées fertiles & d'abondans Pâturages ; à produire des Métaux , des Minéraux,
des

Plantes qui leur sont propres , & qui ont besoin précisément de l'exposition où elles croissent ; mais sur tout des Sources intarissables pour nos Rivières & nos Fontaines. Je considérois avec attention leur grandeur énorme , & la solidité prodigieuse de leurs bases. De là passant aux divers Pais que je découvrois,

Mes yeux par les détours de cent lignes obliques
Pérçoient dans les Etats de (1) quatre Républiques ;
Pénétroient bien avant ceux de trois (2) Puissans Rois ;
Et croioient contempler sept Princes à la fois.

De ce nombre mon Cœur donnoit la préférence ,

~~A celui~~ Par une douce expérience,

A celui (3) qui me fait un si charmant loisir ,
Sous les ordres duquel , content de ma Fortune ,
Et jouissant de tout , sans que rien m'importune
Je veux vivre & mourir.

Au dessous de nous étoient des Nuages ; nous étions heureux de ce qu'ils s'étoient un peu abaissés : C'est une Couronne qui ne quitte guères la tête de cette Montagne. Une heure auparavant elle en étoit toute couverte , & il sembla qu'ils nous cédaient poliment la place S'ils s'étoient opiniâtrés à y rester

Nous eussions été dans la Nuë ,

Sans en avoir plus belle vuë ;

Au lieu que dans les Aïrs

Se formoient sous nos piés les flamboians Eclairs ,

Et la Foudre grondante au dessus de nos têtes

Bien au dessus de nous Preparoient des Tempêtes.

Voilà

(1) Les Républiques de Berne , Fribourg , Genève & Valais.

(2) Les Rois de France , de Sardaigne , & de Prusse
ce dernier par le Comté de Neuchâtel.

(3) L'Etat de Berne.

Voilà de quoi justifier cette espèce de paradoxe , où je disois en parlant des simples ,

Qu'ils croissent en ces lieux dans le sein des Tonnerres

L'Air étoit le plus serein du monde , & rien ne gronda autour de nous. L'épreuve dont je vous parle n'est pas cependant fabuleuse ; bien des Gens l'ont faite , & dès là nous pouvions dire sans figure , que nous étions au dessus des Météores & de Elémens.

La vue étoit très nette , autant qu'elle pouvoit l'être le matin du côté de l'Orient ; tout ce beau Pais étoit à la discrétion de nos yeux.

Dans ce Pais charmant , par centaines épars ,
Villages & Hameaux s'offroient de toutes parts ;
Campagnes à l'ouïr , Bourgs , agréables Villes ,
Rivières serpentant en des Plaines fertiles.
* Sept Lacs , qui nous sembloient gentilles Napes d'eau ,
Et dont nous eussions crû mettre l'un ** dans un sceau ;
Villes qui paroïssent faites pour des Pigmées ,
Dans un Arpent ou deux par Mûriers enfermées ,
Dans lesquelles pourtant la petite grandeur ,
Erale fièrement la chétive splendeur ;
Montre des passions , fait par fois la méchante ,
S'érige en Souveraine , ou fait l'indépendante ;
Croît briller en ces lieux par cent endroits divers ,
Quoi qu'un point sur la Carte , un rien dans l'Univers.

Je n'avois pas dessein de moraliser : mais le moien de s'en abstenir , en voyant comme du Ciel la folie de tant d'Hommes , qui se pa-

D

nadent

* Les Lacs des Rousses , de Joux , de Neuchâtel , de Bieme ; de Morat ; de Brët , & le Lac Léman.

** Le Lac de Brët.

nadent sur cette Terre : Car si de cette élévation je prenois quelque idée de la vaste étendue du Monde, & de la Puissance infinie de son Ouvrier; que pouvois-je penser de ces petites Créatures, que je savois répandues par milliers dans ces Villes, qui ne me sembloient guères que des fourmillières ? Je me représentois leurs Habitans, occupés sans relache & presque toujours sans modération de leurs petits intérêts, se paonnant dans leurs petits Meubles, ou dans leurs petites Nipes, montrant de la dureté ou de la hauteur pour leurs Egaux; tournant toute leur pénétration à réussir dans de petites intrigues; cabalant, remuant toujours & pour l'ordinaire sans rien avancer.

En pensant à tout cela, & prenant d'un peu loin mon point de vue, je sentoie ce qu'on ne sent point à la présence des Objets, parce que je n'en étois plus étourdi. Je commençois à les envisager sagement, & je me faisois là dessus mille Leçons très utiles. Je résolus de n'être ni du nombre de ces petits orgueilleux qui se croient grands dans leur petitesse, ni du nombre de ces laches qui les encensent & qui souffrent qu'on leur impose. Je respirois à la fois un air de raison & de liberté. Je conclus que je ne me passionerois pour rien, & que je garderois toujours si je pouvois ma Philosophie de Montagne.

Après

Après les grands Objets nous observâmes
sans mépris les plus petits ; & nous vîmes en-
tre deux Rochers une petite Esplanade ajustée
avec deux Cercles de Gazon bien compassés.

Sur cette simple Esplanade ,
Deux Cercles de gazonade ,
Des plaisirs de nos Vachers
Sembloient marquer la Cadence
Et nous croïons voir leur Danse ,
Tandis que leurs Troupeaux païssoient sous les Rochers.

Ces bonnes Gens s'y rassemblent les jours
de Fête , & c'est là le rendez-vous général de
tous les Fruitiers de ces Montagnes , à 3. ou
4. lieues à la ronde. Ils y portent du pro-
duit des Troupeaux, avec quelque peu de Vin ;
car excepté ces jours solennels , ils n'en font
dans ce lieu là aucun usage. Ils placent au
milieu du Cercle le Joueur de Violon ou de
Cornemuse , élevé sur une pierre & forment
autour de lui une ou deux Dan^{ces}es rondes ,
qu'ils n'interrompent que pour d'autres Jeux ,
ou pour prendre une frugale Colation.

Là sans guide que la Nature.
Ils sautent pourtant en mesure
Ségaient de mille façons ;
Sans imiter de près les Bergers de Sicile ,
Que nous a célébré Virgile.
L'amour a peu de part à leurs douces Chançons.

Je dis cela parce qu'ils y vont sans Fem-
mes , & que par une certaine superstition , ils
n'en

n'en souffrent point dans leurs Vacheries; apparemment qu'ils rapportent dans la Plaine le goût que la Nature inspire; car sans Femmes, on n'imagineroit pas beaucoup de plaisir.

Nous fumes ensuite voir, à quelques cent pas delà une ouverture singulière, formée sur le revers Occidental de cette Montagne. Elle n'est pas plus large qu'un double Canal de Cheminée au plus. On y jette des pièces de Roc, qui font rétentir, à trois ou quatre reprises, des Voutes souterraines d'une profondeur étonnante, où ces Pierres roulent de l'une à l'autre, avec un bruit semblable à celui du Canon, en laissant des intervalles pendant lesquels elles traversent de grands vuides, & semblent tomber à la fin dans l'eau comme en poussière. On frémit de la profondeur de ce goufre que l'on juge aussi bas que le pied de la Montagne, ou même selon quelques uns beaucoup plus.

Mais c'est en l'air qu'on nous l'assu
Car si jamais dans ses transports,
Quelqu'un en prenoit la mesure,
Il l'iroit porter chés les Morts.

Le plaisir que chacun a pris de faire résonner ces vastes Abimes, a dépeuplé tout ce Canton de Cailloux, de sorte qu'il faut apporter d'assés loin des Pièces de Roc pour s'en donner le plaisir.

Ce fut à cela que nous nous bornames pour le coup,

coup , & dès que nous eumes tout vû , nous nous impatientames de reprendre la route la plus courte , pour sortir de ces lieux sauvages : Mais comme le trop d'empressement nuit toujours , le nôtre nous égarâ. C'eut été une merveille si nous avions goûté , sans mélange d'inquiétude , des plaisirs que l'on trouve rarement dans leur pureté.

De Charbonière en Charbonière ,
 Sans rencontrer de Charbonnier ,
 Nous cherchames en vain quelque pauvre Chaumière ,
 Qui put nous remettre au sentier.
 Là parmi des Pierres très dures ,
 Au fond ténébreux des Forêts ,
 Trainans à peine nos Montures ,
 En lieux où l'on n'en vit jamais ,
 Nous crûmes terminer nos tristes Aventures ,
 Et cueillir pour Lauriers de funèbres Cyprès.

Cependant nous en sortimes , par des endroits pour le moins aussi escarpés que ceux où vole le Cheval *Pégase* , & ce ne fut qu'après 4. ou 5. heures de détours , aussi fatigans que ceux du Labyrinthe de *Dédale*.

Je ne sai comme s'en tira
 Mon Cheval sans avoir des Ailes ,
 Ni comme en ces routes nouvelles ,
 Son pauvre Maître n'expira :
 N'allons plus chercher de traverses ,
 Dont nos Corps sont si-tôt lassés ,
 Il est tant de peines diverses ,
 Nous en aurons toujours assez.

S D. C

SAns effort ma Muse facile,
Fait de tout son amusement;
Ah ! si comme l'Abeille agile
Elle savoit habilement
Des Fleurs qu'elle décrit tirer un miel utile,
Je l'aimerois plus tendrement ;
Je la cultiverois , j'en ferois mes délices ,
Je lui consacrerois la fleur de mon loisir :
Des Plaisirs purs sans artifices ,
Font après mes devoirs mon unique plaisir.

